

était la fumée couleur de crépuscule qui s'échappait d'un tuyau piqué dans le toit de la cabane, en tôle mangée de rouille.

Les six gosses apparurent au tournant, venant de la nationale. Ils parlaient à voix basse : « Il est encore là... — Qu'est-ce que c'est que ce mec?... — Il est long alors, celui-là... — Tu as vu le numéro du camion?... — Connais pas... — Qu'est-ce qu'on fait? On ne va pas s'appuyer tout le chemin et retour... — Ta gueule ! — Moi, je m'en vais... » Une petite silhouette se détacha, rebroussa chemin. Les cinq autres continuèrent, traversèrent la haie... Tout de suite derrière, il y avait une sorte d'appentis, où étaient entassés bûches et fagots et l'on pouvait s'y cacher de façon à ne pas être vu de la maison. Le chien essaya de japper, reçut une tape, et se contenta de distribuer des coups de langue, dans un cliquetis de chaîne sur des pierres invisibles. Sans souffler mot, les gosses s'installèrent sur une poutre, comme des oiseaux sur un fil téléphonique.

Il faisait nuit noire quand la porte de la cabane s'ouvrit et un pas d'homme se dirigea lourdement vers le camion. Les phares... ils découvrirent les pierres du chemin, la boue, les flaques d'eau... Le camion démarra dans un grand bruit, emmenant ses feux arrière sans que les gosses aient pu voir le conducteur. Le silence se referma sur le tintamarre, comme l'eau sur une pierre. Les gosses ne bougeaient toujours pas.

Il se passa un bon moment avant que la fenêtre ne s'éclairât et que, sur le pas de la porte, n'apparût la mère : Marie Peigner, née Vénin.

— Amenez-vous, cria-t-elle dans le noir, vous allez atraper la crève !...

Ils sortirent de derrière les fagots. Marie les comptait au fur et à mesure qu'ils passaient la porte :

— Un, deux, trois, quatre, cinq... C'est encore Martine qui manque ! Elle veut ma mort, cette garce !

Les quatre garçons et la fille s'asseyaient autour de la table. Une lampe à pétrole, une suspension, se balançait dangereusement au-dessus de leurs têtes. Sur la cuisinière en fonte, chauffée au rouge, un pot-au-feu mijotait doucement, et cela sentait le feu de bois et la soupe. Les gosses avaient entre quinze et trois ans, tous pareillement les mains noires et crevassées d'engelures, le nez qui coulait et les cheveux tirant sur le roux. L'aînée, quinze ans, souffreteuse, avait une bouche aux coins tombants comme des moustaches gauloises. Les trois garçons qui la suivaient ressemblaient à trois grenouilles de bonne humeur, et seul le tout petit ressemblait à sa mère. Il avait plutôt de la chance.

Une petite femme aux cheveux crépus, en soleil autour d'un visage encore lisse, serein, le front bombé, le nez petit, et une bouche au sourire permanent. Ses six enfants lui avaient tiré sur les seins devenus longs et flasques, ça se voyait sous un chandail, jadis vert pomme. Un veston d'homme aux coudes déchirés et une jupe en coton. Nu-pieds, en savates. Il fallait qu'elle fût bien dure, pour, apparemment, ne pas souffrir d'être si peu couverte par un temps pareil. Elle servait le pot-au-feu à la ronde dans ces assiettes comme les épiciers en donnent en prime, à fleurs roses, toutes ébréchées et fêlées. Les gosses la regardaient faire, immobiles, muets, prenant leur mal en attendant, l'œil sur la louche, comme les chiens qui attendent la soupe, assis sur le derrière. Ils eurent droit de se jeter dessus lorsque tout le monde eut été servi, la mère interdisait par des rappels à l'ordre sonores et expressifs toute velléité de faire autrement. Pendant un moment, on n'entendit que mastiquer et

— Qu'est-ce que tu as, mais qu'est-ce que tu as, ma petite ? répétait Marie penchée au-dessus de Martine. Martine ouvrit les yeux... elle se vit dans ces draps... elle vit le visage de sa mère, qui ne bougeait pas, son sourire une fois pour toutes... Elle serra les bras contre son corps, serra les genoux, serra les talons, les poings :

— Je veux m'en aller... dit-elle.

Au-dessus d'elle, le visage de Marie dans le halo de ses cheveux crépus ne changea pas d'expression.

— Je suis ta mère, dit-elle. Déjà la grande était absente pendant un an avec sa méningite tuberculeuse, j'ai pas pu les empêcher de l'emmener, vu qu'ils prétendaient que c'est elle qui a contaminé toute la classe. Mais toi... Tu n'iras pas au préventorium, tu n'as rien de malade, nulle part. Alors ?

— La maman de Cécile me prendrait... J'apprendrais pour être coiffeuse...

Marie se mit à rire, sans que l'expression de son visage, de toute façon souriante, ne changeât, ni contredit son rire :

— Tu commenceras par te faire une permanente à toi-même ? Tes malheureuse avec tes tiffes plats... Et les décolorer peut-être pendant que tu y es, pour ne pas départiller la famille... Sacrée Martine ! Ça va-t'il mieux ?

— Non, fit Martine. Je veux partir.

— Merde ! cria Marie. Et puis tu vas rendre à Dédé ses billes. Tu les lui as encore fauchées ! Une pie, voilà ce que tu es, une pie noire et voleuse, il te faut tout ce qui brille, je t'ai vue, de mes yeux vue, enterrer mon petit flacon d'eau de Cologne ! Et le ruban de Françoise, c'est toi qui le lui as barboté, c'est sûr !... Une pie ! Une pie !

— Une pie ! glapirent les gosses, apparaissant dans la porte, une pie noire ! une pie voleuse !

Ils s'étaient peu à peu réintroduits dans la pièce, sautillant, criant. Tant d'événements les avaient déchainés, ils étaient en transes, gesticulaient, faisaient des grimaces, tiraient la langue, lancaient bras et jambes à droite et à gauche. L'air, brassé, faisait se balancer la suspension, et les ombres trop grandes pour la pièce la remplissaient, dansant sur les murs et le plafond.

— Assez ! Marie distribua des claques, et les enfants disparurent à nouveau derrière la cloison.

Martine se glissa hors du lit et alla s'asseoir près de la cuisinière.

— Allez, fit Marie, assez de bêtises. Tu te feras coiffeuse ou ce que tu voudras, après l'école. La maîtresse dit que c'est à ne rien comprendre tant tu étudies bien. Dire que moi, ta mère, j'ai jamais pu apprendre ni à lire ni à écrire. Je ne suis pourtant pas plus bête qu'une autre. Et ta sœur aînée, c'est moi tout craché : à quinze ans, ni lire ni écrire ! Tu ne veux pas un peu de soupe chaude, dis, Martine ? Et viens me faire une bise. C'est le sang qui te travaille, ma fille, t'as déjà des petits seins mignons, et une jolie taille, et des petites fesses à croquer, coquine !... A quatorze ans !

Elle prit Martine dans ses bras, posa des baisers sonores sur ses cheveux noirs, ses joues blêmes, ses épaules. Martine se laissait faire, un corps sans vie, les narines pincées, les yeux clos. Un corps de fillette-femme, long et lisse. Sa robe de laine foncée, étroite et courte, semblait l'empêcher de bouger, de respirer. Marie la lâcha :

— Tu veux coucher avec moi ? Je te fais une petite place...

